



Council for the Development of Social Science Research in Africa

Conseil pour le développement de la recherche en sciences sociales en Afrique

CODESRIA

RESEARCH PROGRAMME

**LES NOUVELLES FRONTIÈRES DE LA RECHERCHE
SUR L'ENFANCE ET LA JEUNESSE EN AFRIQUE**

Douala, Cameroun, 25 – 26 / 08 / 2009

**NEW FRONTIERS OF CHILD AND YOUTH RESEARCH
IN AFRICA**

TITRE / TITLE:

**CULTURE JEUNE ET RECONFIGURATION DU LIEN SOCIAL EN AFRIQUE : ETUDE
DES REPRESENTATIONS, PRATIQUES ET STRATEGIES DE JEUNES ISSUS DE
MILIEUX POPULAIRES DANS LE CONTEXTE URBAIN DAKAROIS**

AUTEUR / AUTHOR : CINA GUEYE BA

INTRODUCTION

En Afrique, l'urbanisation de la pauvreté est une réalité accentuée, compte tenu de la destruction croissante du lien social qui participe à l'exclusion d'une marge importante de la population citadine.

Ce paradoxe de l'environnement urbain est bien exprimé à travers la notion de frontière qui rend compte du hiatus existant entre deux univers opposés mais cohabitants au sein du même espace de vie. Sans elle, l'on ne saurait appréhender la lutte que sont obligés de livrer des franges de plus en plus importantes d'hommes et de femmes issus de **l'exode rural**, pour assurer à leur progéniture le minimum vital, souvent au prix d'une perte d'illusion et de fatalisme. La nouvelle génération « **de jeunes beurs** » issue de parents immigrés, en tant qu'héritière de la pauvreté et des représentations qui en découlent n'accepte pas forcément cet héritage sous ses divers aspects même si, elle est soumise à une socialisation au sein de la structure familiale dont les interactions participent à la transmission des modèles culturels et plus généralement à la reproduction sociale.

C'est pourquoi, dans cette communication qui s'appuie sur les résultats d'une recherche antérieure sur cette thématique, nous mettrons en exergue les caractéristiques de **la culture** de ces jeunes et à travers elle, la manière dont ils réussissent à se libérer des entraves traditionnelles à l'action en adéquation avec nos hypothèses de travail qui stipulent une reconfiguration des rapports sociaux suite au fossé représentationnel. Fossé que les jeunes des milieux populaires vivant dans la pauvreté contribuent à créer et à élargir par leurs pratiques, leurs comportements, leurs valeurs novatrices parce qu'ils ont une conscience aiguë de leur handicap de départ (pauvreté) mais aussi des immenses possibilités qu'offre le milieu urbain, symbole de l'ascension sociale car, **ils partagent les mêmes rêves, les mêmes aspirations que le reste la société.**

Pour être plus clair, nous procéderons à la mise à jour de comportements d'acteurs assimilés comme pauvres, aux prises dans des interactions et développant des pratiques et des stratégies conformes à leurs systèmes de croyances et de représentations, dans un environnement cosmopolite marqué du sceau de la technologie. Ce qui est important à notre niveau n'est pas de montrer que ces jeunes sont réellement une couche précarisée, mais plutôt de montrer qu'elle est susceptible de se distinguer du groupe des adultes en fonction de ses systèmes de référence et par là même de développer des stratégies conformes. **Autrement**

dit, comment des jeunes vivant en situation difficile et rêvant malgré tout à un avenir meilleur parviennent à se détacher des attaches traditionnelles pour concrétiser leur projet et ainsi redéfinir les rapports sociaux intergénérationnels sous un autre registre ?

Dès lors, la question est de savoir dans quelle mesure ces changements constituent une nouveauté par rapport à ce qui était établi et les formes qu'ils prennent de part et d'autre.

Nous montrerons qu'à l'origine de cette reconfiguration mentale et de ses manifestations se trouve l'immersion du jeune dans plusieurs univers à la fois : celui de l'école, de la rue, du cercle d'amis qui concurrencent la famille et la religion en tant que cadre de référence. Ainsi, par ce fait, les jeunes sont plus sensibles à l'attrait de la mondialisation et de ses modèles culturels — par le biais des **nouvelles technologies** qui véhiculent des images de richesse — à l'opposé de leurs parents qui s'inspirent de la logique du village et des valeurs prônées par la **religion et le communautarisme**.

Dans la suite de notre propos, nous allons tour à tour expliciter le choix de Yeumbeul nord comme zone d'étude ainsi que la méthodologie d'enquête. Dans une deuxième section nous explorerons l'univers de ces jeunes à travers leur orientation de vie puis dans une troisième partie, nous analyserons la nature des rapports sociaux intergénérationnels avant d'aborder la conclusion.

I. Réalité de la vie urbaine et territorialisation de l'espace

En Afrique, la pauvreté la plus connue et la mieux étudiée reste celle du monde rural. En Afrique, être pauvre et être rurale sont souvent des termes rapprochés. Cet état de fait est grandement étayé par les données statistiques existantes faisant état du fort taux de prévalence de la pauvreté en milieu rural (l'incidence de la pauvreté varie en zone rurale entre 72 et 88% tandis qu'en zone urbaine, elle se situe entre 44 et 59%). Cette perception des choses occulte souvent la réalité de la ville qui se présente comme une vraie jungle humaine où, la misère s'étend à l'infinie, compte tenu de la destruction croissante du lien social ou de la fracture sociale qui participe, à l'exclusion d'une marge importante de la population citadine. Cette situation se trouve également amplifiée par le manque de dynamisme des structures d'assistances étatiques bloquées par le spectre de la dette, l'effritement de valeurs comme la solidarité communautaire en raison des transformations notées au niveau des repères éthiques et culturels qui sont les preuves indubitables d'un changement de mentalité.

De manière plus générale, la question de la pauvreté dans les centres urbains est corrélée à la problématique du chômage et de l'urbanisation galopante.

Le récent document publié en 2003 par le Fonds International de Développement Agricole (FIDA 2003) rend, en effet, perceptible le rythme hallucinant du taux d'accroissement de la population dakaroise. Ce document révèle que si la population du pays a triplé en l'espace de 40 ans pour atteindre 10,1 millions d'habitants, le fait marquant est que la population urbaine croît encore plus rapidement avec un rythme annuel de 4%. Ce fort taux fait de Dakar un lieu concentrant plus d'un cinquième de la population du pays sous l'impulsion sans nul doute de l'exode rural.

Cette croissance accélérée, sous l'effet de l'urbanisation et de l'exode rural l'accompagnant, revêt un caractère alarmant notamment en raison des capacités limitées pour satisfaire les besoins des uns et des autres. En 2002, l'enquête effectuée par le service régional de la prévision et de la statistique avait effectivement levé le voile sur les conditions de vie à Dakar en mettant l'accent notamment : sur le processus de taudification avancé, les taux de chômage sans cesse croissants, et sur le phénomène de la promiscuité qui toucherait près du quart des familles dakaraises (7 personnes par famille en général).

D'après Ibrahima Sakho (1996 :5), 50% des pauvres urbains se localisent dans l'agglomération dakaroise.

De ce fait, la capitale se présente comme une réalité à multiples facettes : le Dakar des immeubles, des touristes, des monuments et des mondanités côtoie le Dakar des pauvres, des miséreux qui constitue une réalité non moins négligeable. Ce paradoxe de l'environnement urbain est bien exprimé à travers les notions de frontières qui rendent compte du hiatus existant entre deux univers opposés mais cohabitants au sein du même espace de vie et à propos desquelles, Brigitte Moulin (2001) affirmait qu'elles ne sont pas seulement territoriales et qu'il en existe d'autres qui sont plus symboliques. Ces dernières sont culturelles, sociales et aggravent les différences des pauvres déjà porteurs de stigmates. Elles résultent « *d'une distinction forte entre ceux d'un côté de cette ligne et ceux de l'autre côté de cette ligne.* » (Moulin 2001 :32).

Cette idée de frontière reste l'un des fils conducteurs de notre réflexion. Sans elle, l'on ne saurait appréhender la lutte que sont obligées de livrer des franges de plus en plus importantes d'hommes et de femmes pour assurer à leur progéniture le minimum vital, souvent au prix d'une perte d'illusion et de fatalisme. Ils ne subissent pas forcément la crise, mais acceptent une misère avec laquelle, ils ont appris à composer en déployant des stratégies

de survie. A l'instar du dynamisme dont font preuve de nombreuses femmes dans de petites activités informelles, pour suppléer au départ à la retraite des hommes ou encore à leur départ du domicile familial. Mais, il faut dire que ce qu'Abdoulaye Niang (1996) appelait l'informel de subsistance et qui constitue l'activité principale de la plupart des pauvres, regroupe de petites activités à faible rémunération (marchand à la sauvette, commerce de rue, cireur,...). Surtout si l'on compte le nombre de bouches à nourrir (5 à 10 personnes en moyenne). On ne peut espérer la survie de groupes dont l'existence semble être reliée à un fil aussi ténu. La sagesse et la philosophie de leur propos, leur quasi soumission à l'ordre religieux et /ou politique semblent être des indicateurs phares de leur état d'esprit comme le font sentir les propos de cette dame « *kou mougne am lou guéne.*»¹

II. Environnement urbain, crise de la socialisation et mondialisation

Les jeunes en tant qu'héritiers de la pauvreté et des représentations qui en découlent n'acceptent pas forcément leur héritage sous ses divers aspects même s'ils sont soumis à une socialisation au sein de la structure familiale dont les interactions participent à la transmission des modèles culturels et plus généralement à la reproduction sociale.

Achille Mbembe cité par Manguelle (1991 :93) parlait à juste titre du divorce culturel entre la volonté de changement des jeunes dont l'imaginaire et la créativité restent bloqués et la léthargie dans laquelle s'engluent les anciens.

L'univers des possibles est loin d'être restreint pour des jeunes ouverts au vent de la modernité et qui, de surcroît, n'ont pas vécu l'oppression du colonialisme (indigénats, travaux forcés). Par ailleurs, cette ouverture est d'autant plus réelle que l'on assiste à une crise de la socialisation traditionnelle africaine. Celle-ci a, en effet, subi des modifications sous l'impulsion de l'urbanisation, de la mondialisation dont les modèles concurrencent la famille dans son rôle d'éducateur en proposant aux nouvelles générations une gamme de choix, d'opportunités, d'options sans cesse diversifiés. Ainsi, la famille traditionnelle africaine n'est plus l'unique source de formation des identités puisque « *les jeunes retrouvent la sécurité dans de petits groupes de leur choix lesquels tentent de pallier aux carences (sic) affectives et sécuritaires engendrées par la reproduction à un niveau familial de modèles d'autorité et de domination présents dans la société politique.*» (Manguelle 1991 :93).

Le terme de fossé de générations ou encore de conflit de générations, souvent employé pour rendre compte ou pour expliquer ces différences de perceptions dénote selon Mamadou Diouf², le décalage entre l'identité d'hommes et de femmes nés avant ou pendant la période des indépendances et les enfants de la crise.

En élargissant les modes de sociabilité et les systèmes de référence existants, en répondant à l'influence de cadres autres que la famille tel que l'environnement extérieur dont l'école et la rue, ils expriment, traduisent les aspirations d'une « *jeunesse désœuvrée réécrivant sa propre histoire urbaine.* »³

Ces pratiques de rupture se manifestent à travers un langage souvent ordurier, la violence, le recul des modèles d'autorités traditionnelles et de la morale sociale. Bref, elles « *indiquent que les jeunes en ont terminé avec les logiques sociales et politiques anciennes qui enfermaient la culture urbaine post coloniale dans les carcans des religions, de l'ethnicité, de l'Etat et de la sociabilité africaine post coloniale.* »⁴

Elles montrent en outre, que les jeunes cherchent à sortir de la pauvreté par divers moyens (licites ou illicites), susceptibles de heurter le système de valeurs des parents qui intègrent d'autres schèmes mentaux, d'autres systèmes de représentations. Et ces nouvelles manières de faire nées d'une représentation nouvelle de la société trouvent moyen à s'exprimer dans de nombreuses pratiques sociales comme le rap (aujourd'hui domaine de prédilection des jeunes), le mouvement associatif...

A titre d'illustration, dans Dakar et sa banlieue, l'expansion considérable du mouvement associatif en tant que réponse aux processus de féminisation et de juvénalisation de la pauvreté est indissociablement liée à l'émergence de ce que des auteurs comme Biaya⁵ appellent la morale « Buul Faalé ». Ce concept émergent, né d'une représentation nouvelle de la société se traduisant par de nouveaux modes de faire est souvent considéré comme un mouvement de réponse des jeunes vivant la précarité et la marginalité. Mais plus fondamentalement, il exprime une attitude de rejet implicite contre l'entrave que peut parfois constituer la tradition ou la morale sociale prônant l'esprit grégaire, en porte à faux avec leur désir d'épanouissement et d'autonomie, dans un environnement urbain favorable aux opportunités.

III.Méthodologie d'enquête

a. Le mode d'échantillonnage

D'après le recensement de 2002 effectué par l'ANSD⁶, la commune de Yeumbeul compte 104 199 habitants répartis dans 78 quartiers. C'est pourquoi, pour les besoins de l'enquête, nous avons opté pour un choix raisonné en sélectionnant deux quartiers (Medina ASECNA et Darou Salam 4b) en nous basant sur le pourcentage de résidents pauvres qui sont de 93% à Medina Asecna et 80% à Darou Salam 4b selon l'étude réalisée par l'ONG APAPS. Par ailleurs, ces deux quartiers font partie d'un lot de 18 quartiers considérés comme les plus pauvres de la commune par l'agence du fonds de développement social (AFDS).

Chaque quartier a ensuite été constitué en base de sondage aléatoire pour pouvoir appliquer la méthode des quotas. Au final, 52 parents (26 hommes et 26 femmes) et 52 jeunes (26 filles et 26 garçons) ont été effectivement interrogés suivant cette méthode. Le choix du nombre de personnes ne s'est pas fait de manière fortuite. Il s'est fait d'une part en tenant compte de nos ressources et d'autre part pour assurer la loi de la parité dans ce genre de situation, quand on sait le manque crucial de données relatives à la structure par âge ou par sexe prévalant dans les zones cibles, qui rendait caduques toutes formes de méthodes d'échantillonnages se basant rigoureusement sur la donnée statistique. Puis un pas de sondage a été défini pour éviter le biais de sélection. Ce qui revenait à pénétrer dans l'enceinte d'une maison après chaque saut de 2.

b. La collecte des données

Elle a duré trois semaines au cours desquelles nous avons travaillé tous les jours notamment, les dimanches pour accroître nos chances d'interroger les pères de famille et les jeunes garçons qui ne sont pas éventuellement disponibles en début de semaine à cause de leurs horaires de travail.

L'enquête structurée autour des outils de collecte de la recherche qualitative (guide d'entretien, récit biographique et observation in situ), mais également de celle utilisée en recherche quantitative (questionnaire) a tenté de cerner leurs univers respectifs pour nous permettre de mieux expliquer leur mode de pensée et de faire en nous ménageant une porte d'entrée par la sphère des croyances et pratiques religieuses, celle de leur mode de vie à travers les types de loisirs préférés, les comportements en matière de santé, les conceptions

sur l'éducation, les types de pratiques économiques, les projets de vie et de manière plus générale leur rapport à l'argent et à leur entourage.

L'entretien avec la personne désignée par le pas de sondage n'a pas posé de gros problèmes pour les personnes de sexe féminin. A l'inverse, les hommes et les jeunes garçons, n'étaient pas toujours présents dans l'enceinte de la maison. Pour remédier à cette embûche, nous demandions aux personnes présentes, si la personne correspondante aux critères définis⁷ était ou non à proximité de la maison. Dans le cas des garçons, cela n'a pas posé de problème particulier puisqu'ils ont pour habitude de se regrouper devant la maison ou dans le périmètre de celle-ci. Nous nous rendions donc à ce lieu généralement situé généralement à moins de 100m de la maison où les jeunes aiment à se retrouver entre amis. Pour ce qui est des hommes, le problème était tout autre puisqu'ils étaient souvent absents toute la journée.

Lorsque ce type d'écueil survenait, nous procédions à la sélection de la maison suivante.

IV. Caractéristiques de la culture des adultes.

a. La forte prégnance de la religion et des valeurs communautaires chez les adultes

Issus pour la grande part du monde rural, les adultes de Yeumbeul, actualisent une conception du monde héritée de la société traditionnelle. Comme le souligne à juste titre Malick N'diaye (1996), l'exode rural s'accompagne souvent de l'équipement culturel de la société agraire qui reste déterminant dans la définition des motivations de l'individu, de ses attentes dans l'arène urbaine. La maturité aidant, le fait marquant chez les adultes est la forte propension à l'observance des préceptes de leur religion. Cette dernière se traduit surtout par la prière. Mais dans le cas des musulmans, c'est aussi l'appartenance confrérique qui en est la conséquence avec une assez bonne représentativité des tidjanes (54,5%) puis des mourides (36,4%). Cependant, si le marabout sert d'intermédiaire privilégié entre Dieu et eux, il ne supplante pas le Dieu unique qui reste l'ultime recours à travers la prière (59,6%), lorsque l'adulte connaît des difficultés dans sa vie. Il semble donc, que la pratique d'actes propitiatoires ou expiatoires comme la prière surtout en cas de problèmes majeurs, constitue le moyen de protection et de défense le plus pertinent des parents dans leur lutte pour la vie. Le comportement de ces parents ressemble de beaucoup à l'essentialisme. Et ce fort degré de soumission qu'implique l'adhésion à la conception du monde véhiculée par la religion inclut

la croyance à la fatalité, mais surtout son corollaire, la conviction que la réussite terrestre dépend plus qu'autre chose de la volonté divine.

Tableau 1 : Facteurs de la réussite.

Facteurs de la réussite %	Effectif
Mérite personnel	7
13,5 Destinée de l'individu	45
86,5 Total	52
100	

Source : données de l'enquête.

86,5% affirment que pour eux, c'est la destinée de l'individu à savoir une prédestination orchestrée par Dieu qui serait le facteur le plus déterminant de la réussite alors que 13,5 %, adhèrent à l'opinion contraire.

Il en est de même de la pauvreté qui est vécue comme une malédiction du ciel « nattou » qui peut disparaître si telle est la volonté de Dieu. Ce qui ressort d'une telle conception est l'acceptation des décrets divins en toute circonstance « n'dogalou yallah »⁸ comme l'exprime remarquablement bien cette femme de 46 ans « *Dieu ne donne pas la même chose à tout le monde. On a que ce que notre destinée nous a prévu. C'est pourquoi, quand tu es confronté à la pauvreté, il faut comprendre et accepter que c'est la volonté divine et prier Dieu, le prophète et le marabout pour qu'il enlève le malheur car Dieu est miséricordieux.* »

Malgré le désir de s'en sortir qui transparaît dans les propos de cette femme, on constate aisément dans la réalité que le sens de l'action trouve sa justification dans l'espoir d'une rétribution le jour du jugement dernier. Aussi, n'est-il pas rare de voir des parents accueillir d'autres membres de la famille venus du village pour tenter de vivre le rêve dakarais, au nom de l'idéal de solidarité resté vivace, malgré les difficultés de survie liées à la pratique d'activités économiques généralement peu lucratives.

b. Structure du revenu et respect de la morale sociale

Le tableau ci-dessus permet de constater que sur les 46 parents en activité, seules 31 personnes ont été capable de nous donner une estimation de leurs revenus notamment en raison de la prédominance de l'informel de subsistance.

Tableau 2 : Estimation des revenus.

Montants	Effectif	%
Moins de 20000	2	6,5
De 20 à 39000		6
19,4		
De 40 à 49000		5
16,1		
De 50 à 59000		5
16,1		
De 60 à 69000	2	6,5
De 70 à 79000	2	6,5
De 80 à 89000	1	3,2
De 100 à 150000		7
22,6		
De 151 à 200000	1	3,2
Total		31
100		

Source : données de l'enquête.

La structure des revenus est très faible chez les parents et seules de très rares personnes gagnent entre cent (100) et deux cent mille (200000), quand presque tout le reste est obligé de faire appel à l'aide de proches (famille élargie, enfants majeurs, amis...).

Aussi, sur le plan des activités économiques, c'est l'acceptation de la pauvreté comme décret qui les confine dans des activités économiques sans grande envergure (petit commerce, gardiennage, couture, menuiserie...), dans l'espoir de mieux s'en sortir avec l'aide de Dieu et ceci malgré les nombreuses charges auxquelles ils font face. C'est dire donc que, si les adultes aspirent à un mieux être au plan financier, leurs conditions objectives d'existence et surtout leurs repères mentaux ne leur permettent pas toujours de dépasser le stade du vouloir. Dit autrement, vivre selon les normes, les critères de la morale sociale, être considérés comme un bon père de famille, une bonne mère, « beugg mbokk »⁹, « am diinée »¹⁰, « baax »¹¹ selon Malick N'diaye est souvent plus important à véhiculer que la

course à l'argent qui en reste au stade de l'aspiration. C'est pourquoi, les charges familiales bien que pesantes sont acceptées comme une obligation en raison de la prégnance du groupe qui exerce un contrôle sur l'avoir, ses moyens d'acquisitions et les modalités de sa redistribution. Les relations sociales à l'échelle de la famille étendue ou du voisinage sont ainsi conçues comme une véritable richesse certes immatérielle mais qui, ajoutée à la foi et à l'application des préceptes religieux, constituent les seules vraies choses à conserver et à magnifier. L'impact structurant de la tradition est également à relever, notamment dans leur rapport à la santé, à la maladie ou à l'environnement immédiat.

Ainsi, on se rend compte que la sphère de l'économique n'est pas totalement déconnectée du religieux pour deux raisons :

- certains parents tirent leurs revenus de la pratique de métiers comme celui de marabout qui tire sa substance du religieux.
- d'autres supportent des charges rudes, eu égard à la faiblesse de leurs revenus, par respect du principe de solidarité que véhicule en grande partie la religion.
- Par ailleurs, l'appartenance associative, censée contribuer à la réalisation des projets dont sont porteurs les parents centrés essentiellement sur la construction de maisons (la proportion de locataires est assez importante), l'extension des activités génératrices de revenus est d'un apport presque nul. Notamment en raison de la présence de structures associatives de type dahira ou de tontines à somme presque nulle compte tenu du capital de départ investi.

Ce qui revient à dire que, pour les personnes associées à des structures associatives (42, 3%), très peu ont de réelles ambitions pour le développement de l'activité. En effet, pour la majeure partie, le but de l'adhésion se situe dans le désir de resserrer les liens sociaux ou la foi ou dans une très faible mesure le développement de la localité.

De telles pratiques se comprennent plus aisément lorsqu'on se rapporte aux explications de certains enquêtés comme cette femme, vendeuse de poissons, mariée à l'âge de 18 ans avec un cousin et mère de 7 enfants : *« je connais bien les devoirs que m'impose ma religion. Quand on écoute la radio, avec les « khoudba¹² », on comprend que la vie n'est rien, que tout est éphémère, c'est pourquoi il est important de préserver l'entente avec les autres. Quant au reste, nous nous en remettons à Dieu et nous mettons tous nos espoirs en vous (les jeunes). Mais ce qui me fait le plus peur, c'est votre comportement. Cela me*

déconcerte beaucoup, car nous au même âge, nous écoutions nos parents et respections plus notre religion que vous maintenant. On passe notre temps à prier pour vous car nous n'avons plus longtemps à vivre. »

Les propos de cette femme traduisent assez fidèlement un sentiment général partagé par tous les parents et relatif aux comportements actuels des jeunes. D'autre part, ce discours exprime deux choses :

- Que la sphère des loisirs n'échappe pas également à l'emprise du religieux. Les adultes admettent mal, en effet, toutes formes de loisirs ne se rattachant pas directement ou indirectement à Dieu. C'est ainsi qu'ils s'adonnent à la prière aux heures de loisirs, préfèrent particulièrement les enseignements tirés des émissions religieuses à la télé ou à la radio, comme le cas de cette femme, la lecture du coran, la musique et les cérémonies religieuses ou encore rendre visite aux parents et amis ou participer aux cérémonies familiales. Ce qui est non seulement un devoir du bon musulman, mais aussi l'une des conditions premières à la bonne entente et à la consolidation des liens de solidarité.
- Que l'éducation tant morale que scolaire des jeunes est d'une grande importance pour les adultes. Dernier domaine dans lequel ils s'investissent tant bien que mal avec le peu de moyens dont ils disposent sans parler du fort taux d'analphabétisme dans leur rang avec des résultats guère probants, qu'illustre assez bien le groupe plus âgé des 18-25ans où l'abandon scolaire atteint des sommets records.

Par rapport à cette dernière catégorie qui constitue le deuxième groupe cible de notre étude, il nous a semblé important de recueillir leurs opinions sur l'origine des différences de perceptions tant au niveau de la vision du monde que des pratiques, comportements et stratégies l'accompagnant.

V. Présentation de la culture des jeunes.

96,2% des jeunes interrogés dans le cadre de l'enquête et issus de parents ruraux sont nés en ville, contre seulement 3,8% de jeunes nés en zone rurale mais ayant tout de même grandi en ville.

Chez ces jeunes « **beurs** », les résultats sont très loin de répondre au schéma décrit plus haut pour les parents. Il serait même plus exact de dire que leurs comportements et pratiques se situent aux antipodes de ceux affichés par les adultes.

a. Le manque de rigueur dans l'observance des rites religieux

L'une des premières sources de différenciations avec le groupe des parents a trait à la pratique des rites religieux. Certains jeunes ne prient pas ou ne se sont pas rendus à la messe depuis longtemps (80%) quand d'autres, en l'occurrence les musulmans, s'acquittent occasionnellement (64%) de leur devoir de prière quotidienne.

Ce laxisme en vogue dans l'exécutions des recommandations religieuses est bien restitué à travers l'expérience d'une de nos enquêtée N. F, 17 ans élève de seconde S, et membre d'un groupe de rap local : *« Il y a quelques années, alors que j'étais encore au cours moyen, j'avais commencé à porter le voile mais finalement lorsque je suis arrivée au lycée, j'ai laissé tomber le voile et le dahira parce que je ne me sentais plus dans cela, maintenant je fais comme les autres jeunes et je dois avouer que c'est plus facile . »*

A l'image de cette jeune fille, certains jeunes préfèrent ne pas appartenir à un dahira, obéir à un marabout et préfèrent se guider seuls à cause des nombreux problèmes qu'occasionnent les confréries dans ce pays. Cependant, dans la catégorie des adhérents à une confrérie, portion assez conséquente, on retrouve plus les mourides (51,5%) que les tidjanes (41,5%). Cette prédominance des mourides, mise en relation avec les pratiques religieuses peu communes aux autres franges de la population et les traits marquants du mouridisme appelle à tout le moins des clarifications.

Il s'agit en effet de l'une des confréries où l'acte de soumission au marabout et le culte du travail (Diop et Diouf 2002) doivent être porté à l'extrême de même que les dons en espèce ou en terme de force de travail symbolisant concrètement l'attachement et la soumission inconditionnelle au marabout.

Or, ce que l'on constate, c'est que si le culte du travail chez le mouride est bien actualisé dans les pratiques du jeune, « *dor war* » comme ils disent, la redistribution des fruits du travail au marabout est moins suivie (45,5%) ainsi que la soumission inconditionnelle au guide (beaucoup de jeunes nous ont confié se rendre au Magal surtout à cause de l'ambiance parce que c'est devenu un événement de rencontre et de festivités).

De plus, au début de l'expansion de la confrérie, l'impact des croyances religieuses traditionnelles préislamiques (O'Brien 2002) des wolofs ayant le plus souvent entraîné, une profession de foi superficielle en particulier chez les ceedo, farouches détracteurs de l'islam et fervents adeptes de la boisson, le comportement atypique des « bayes fall » de Serigne Ibra Fall et l'attitude nonchalante des jeunes à l'égard des obligations religieuses dont certains n'hésitent pas à « picoler » pour leur emprunter leur terme, montrent assez clairement pourquoi les jeunes se sentent plus en harmonie avec cette confrérie. En réalité, l'idéologie et les valeurs dominantes du mouridisme ont été tronquées au profit d'une relecture plus urbaine, plus proche de leur réalité. Ce qui nous conduit à dire que si les jeunes croient fermement en un Dieu unique, ils affichent pour la plupart une adhésion extrinsèque aux confréries. Et le véritable point de césure se situe sans doute dans le fait que les jeunes retrouvent plus l'aide, la sécurité et le réconfort dont ils ont besoin en cas de problèmes majeurs auprès du cercle d'amis (44,2%) ou se satisfont de leur confiance en eux (26,9%).

Par ailleurs, si la croyance à la fatalité (53,8%) a drainé un nombre assez conséquent d'avis favorables, preuve que les jeunes ne rejettent pas l'impact des décrets divins sur leur vie, les conséquences divergent de celles qui ont été observées chez les adultes dans la mesure où plus de la moitié d'entre eux (71,2%) sont fermement convaincus que le mérite personnel est le facteur déterminant de la réussite terrestre.

Tableau 3 : Facteurs de la réussite

Facteurs de la réussite %	Effectif
Mérite personnel	37
71,2 Destinée de l'individu	15
28,8 Total	52
100	

Source : données de l'enquête

b. Les stratégies économiques des jeunes

Dans ce contexte particulier, marqué du sceau de la précarité, les jeunes se retrouvent souvent face à deux options : soit s'insérer tôt dans le circuit de l'emploi informel, le plus souvent, pour tenter de subvenir à leurs besoins et réaliser leurs ambitions, soit, choisir la voie des études pour atteindre leur rêve de réalisation personnelle.

Dans le cas de la première résolution, ils sont moins nombreux souvent parce que la situation économique des parents ne leur permet pas ou alors parce que derechef ils décident de commencer à gagner leur vie pour se prendre en charge et suppléer les parents.

La liste des occupations des jeunes au-delà des études, laisse voir la panoplie presque complète des métiers de l’informel (chauffeur, carreleur, commerçant, tailleur, électricien..) mais aussi d’autres activités moins conventionnelles comme : le rap, le football, la danse, le recèle, le management de groupe musical, la vente d’objets d’art et la sculpture sur bois. Ces jeunes sont ainsi insérés très tôt dans le marché de l’emploi, dès la survenue de la déperdition scolaire pour les multiples causes énoncées plus haut. Mais ce qui est plus surprenant dans les stratégies économiques des jeunes, ce sont les orientations multiples dans certains cas. En effet, quelque soit l’optique de départ (étude ou emploi rémunéré précoce), certains jeunes optent pour l’exercice d’activités multiples (90,4%), soit plusieurs métiers de l’informel, soit les études et le travail rémunéré ou encore le métier artistique en plus du travail informel.

Cette option qui est celle d’une part non négligeable, obéit à des préoccupations qui sont fonctions des objectifs poursuivis :

- chez les élèves qui veulent réussir dans les études, il s’agit généralement d’avoir une source de revenus leur permettant de prendre en charge une partie des dépenses occasionnées par leur scolarité ;
- Chez les acteurs de l’informel c’est aussi le souci d’accroître le revenu en vue d’étendre l’activité ou de voyager.
- Chez les artistes, les rappeurs en particulier, l’exercice d’une activité informelle obéit au désir de financer la sortie d’une cassette et donc d’obtenir du succès.

Le tableau qui suit donne une illustration de la structure du revenu chez les jeunes et des raisons qui poussent à l’exercice de plusieurs activités à la fois

Tableau 4 : Tableau récapitulatif des revenus jeunes.

Tableau récapitulatif des revenus	Revenus
Métier artistique	Moins de 20000 De 60 à 69000 Entre 5 et 12 millions

Salarié	100 à 150000
Secteur Informel	De 20 à 39000 De 40 à 49000 De 50 à 59000 De 70 à 79000 De 80 à 89000 De 100 à 150000 De 200 à 250000

Source : données de l'enquête.

Ce tableau élaboré à titre indicatif permet de voir que la structure des revenus est plus appréciable que celle des parents même si réside toujours la difficulté de l'estimer mensuellement sauf dans le cas des salariés qui disposent de revenus mensualisés.

On remarque que les revenus les plus importants sont concentrés dans le secteur artistique, 5 à 12 millions (c'est cas d'un manager de groupe musical et d'un rappeur ayant déjà sorti un produit sur le marché) pour les chiffres records. Ce qui prouve que même si l'irrégularité des revenus est une panacée dans ce milieu, les revenus que l'on peut en tirer sont tout de même conséquents, d'où l'engouement des jeunes qui ont choisi cette issue de secours. Le secteur informel n'est pas en reste, avec un plafond de revenus équivalent au salaire moyen (entre 200 et 250000) parfois supérieur à celui d'un adulte, ce qui s'explique par ailleurs par l'investissement du jeune dans plusieurs activités à la fois dans certains cas.

Cependant quelque soit l'option de départ, les projets que caressent les jeunes ne sont pas exclusifs d'une catégorie donnée. C'est ainsi que ces derniers tournent principalement autour du désir de voyager, pour les études, pour trouver un emploi mieux rémunéré, à la mesure des qualifications, pour faire découvrir l'art africain aux occidentaux et pour mieux en vivre. Il y a aussi ceux qui veulent démarrer de nouvelles activités comme le commerce, se mettre à leur compte en ouvrant des ateliers de coiffure ou de couture par exemple, sans oublier ceux qui sont porteurs de projets à vocation communautaire comme la création d'un cybercafé pour connaître les vertus de l'Internet, d'un complexe culturel doté d'un studio d'enregistrement, la mise sur pied de structures d'assistance et de formation des jeunes en difficultés.

Un de nos enquêtés nous expliquait les raisons de leurs choix stratégiques et partant les raisons de la plupart des comportements anormaux aux yeux des parents en ces termes : « *Tu vis dans une maison ou un secteur, tu vois les parents de tes amis avoir beaucoup d'argent alors que tes parents n'ont rien. Tu es en âge de travailler, d'avoir quelque chose*

pour toi mais tu n'as rien, pas de diplômes, pas de métier fixe. Tôt ou tard tu vas te sentir frustré. Les parents ne te comprennent pas et ne voient qu'une chose que tu es fils de musulman et qu'à ce titre tu ne dois pas boire de l'alcool, fumer, sortir toute la nuit, coucher avec des femmes. Mais seulement, ce qu'eux ne voient pas c'est que tous ces facteurs te poussent à vouloir réussir à tout prix pour être respecté car dans cette vie, ceux qui s'entraident c'est les riches, qui font des projets ensemble. Les pauvres sont laissés à eux-mêmes. Quand tu vas à la banque, qui va accepter de t'aider alors que tu n'as ni maison, ni garantie ? Personne n'accepte de t'aider, il faut se débrouiller, « xoslu », faire du business « maket man » c'est-à-dire l'achat ou la vente de produits licites ou illicites car la vie est devenue très difficile aujourd'hui. Des fois même, tu vois quelqu'un vendre ses vêtements pour manger, se réveiller sans avoir les moyens d'acheter son petit déjeuner. Il peut aller voir ses amis et leur proposer une de ses chemises à vendre par exemple. Cette chemise, il peut l'avoir achetée à 2500 et la brader à 1000 francs pour régler son problème. Maintenant le « maket man » va mettre la chemise sur le marché en doublant ou en triplant le prix pour pouvoir s'en sortir. Parfois même dans le quartier, une femme peut avoir des problèmes pour sa dépense quotidienne et venir te demander de vendre un de ses colliers en or à 25000 par exemple, maintenant toi, tu vas essayer de le vendre à 50000 ou 100000. C'est un business entre nous, nous les « baadoolos¹³ »

En outre, s'agissant des moyens de réalisation des projets, l'on se rend compte que la majeure partie sait comment faire pour qu'ils prennent forme. Parmi les différentes sources de financement auxquelles espèrent recourir les jeunes, il y a en particulier :

- Le recours à l'épargne, ce qui est assez probant compte tenu du fait que la structure des revenus est assez appréciable (un jeune pouvant gagner jusqu'à plus d'un million pour certains corps de métiers) ;
- Le prêt auprès des associations est également prisé surtout par les acteurs de l'informel qui espèrent étendre leurs activités ;
- Le recours à la banque est aussi usité, en particulier par les porteurs de projets communautaires.

Ainsi, la prise en charge des intérêts du milieu est une priorité comme le montrent les jeunes porteurs de projets à vocation communautaire ou même les jeunes rappers, qui, par le truchement de la parole, arrivent à traduire la frustration des populations, leur ras-le-bol et leur inquiétude face à l'avenir.

c. Facteurs déterminants et contours des transformations sociales

Les jeunes affichent une identité, une appartenance urbaine plus marquée. C'est pourquoi, leurs représentations renferment un contenu référentiel qui tend à s'éloigner de l'univers des valeurs, des croyances, des pratiques et des stratégies des adultes.

Chez les jeunes, l'action trouve son sens dans le désir de réussir socialement sans doute parce qu'ils partagent les mêmes rêves, les mêmes aspirations que le reste de la société à laquelle ils sont, du reste, parfaitement intégrés. Il s'ensuit, que les comportements et les pratiques sont plus guidés par le désir de se conformer à l'environnement urbain, aiguillonné par le souhait d'ascension sociale stimulé par la diffusion à grande échelle des images de réussite parfois fulgurante plus que par la tradition ou la religion qui sont quelque peu déconnectées des représentations sociales des jeunes. C'est donc en toute logique qu'on assiste à un laxisme quasi général quant au respect des préceptes de la religion et à l'adoption de formes de loisirs conformes aux exigences de la modernité (boîte de nuit, plage, soirées...), un rapport à la maladie qui accorde une place prépondérante à la médecine moderne (82,7% réproouvent l'usage de la médecine traditionnelle). Par ailleurs, c'est à l'établissement d'une frontière entre l'économique et le religieux à laquelle on assiste avec, notamment, des stratégies économiques assez remarquables par leur offensivité qui conduisent quelquefois à l'adoption de plusieurs occupations à la fois, l'adoption d'activités souvent mal vues par les adultes comme le rap, le recel ou l'appartenance à des projets communautaires assez marquée chez cette frange.

Cette forte envie de réussir par soi et de s'investir dans la résolution des problèmes communautaires est largement exacerbée par la large diffusion au sein de l'environnement d'images de réussite fulgurante, confortée par le règne de l'impunité dans cette autre Dakar que représente la capitale, à la fois si proche et si lointaine en même temps. C'est ainsi que pour M. S (24ans) :

« Cette banlieue est un monde, un univers. Il y a tout ici, tout ce que tu peux imaginer. On ne vit pas les mêmes réalités que de l'autre côté « la capitale », je peux même dire que la part la plus importante de notre éducation, c'est à la rue que nous la devons et cela nous apporte beaucoup. Ici, je peux dire que les 90 % de la population se rendent tous les jours à Dakar pour travailler parce que là-bas, il y a

tout : l'université est là-bas, les belles maisons sont au Plateau ; bref ce qu'il y a de mieux dans tout le pays. Nous sommes les plus proches de la capitale mais pourtant on n'a accès à rien ! (lalu nu dara). C'est pourquoi, on s'entraide beaucoup. Ici, les gens ne comptent pas sur l'Etat pour s'en sortir. »

Il est intéressant à souligner à ce niveau que le faible poids du religieux et des comportements fatalistes correspond dans l'univers des jeunes à un processus de laïcisation du social déterminé par leur adhésion à la logique propre au contexte urbain. Cette distanciation par rapport aux croyances et rapport au monde des adultes est retrouvée dans leur rapport à l'Etat ou aux pouvoirs publics. Les jeunes ont le sentiment d'appartenir à un monde de déclassés, de laissés pour compte. La banlieue est pour eux un monde à part, avec ses propres réalités, ses propres règles de fonctionnement, différente de la capitale. Cette lecture faite de l'environnement, forge un désir soutenu de réussir par soi-même, de mise en œuvre de leurs propres ressources pour concrétiser leurs projets et vivre leur urbanité. Autrement dit, si les rêves d'épanouissement composent toujours, avec les solidarités repensées, ils ont le sentiment que leur réussite ou leur échec social ne dépend que de leur volonté et des stratégies qu'ils déploient en l'absence de mesures efficaces des décideurs.

En outre, on observe l'intériorisation du concept de « DOR WAR », terme wolof couramment utilisé par les jeunes banlieusards pour magnifier le culte du travail, et exacerbé par les figures de prou du rap et du m'balax (N'dongo LO, pape DIOUF également issus de la banlieue). Ces derniers, dans leurs textes, développent des thèmes relatifs à la situation des jeunes de la banlieue confrontés au désengagement de l'Etat et à la pauvreté.

Ceci a pour conséquence, au niveau des valeurs, des pratiques, de grandes disparités sont repérables selon l'appartenance à l'une de ces catégories. Les contradictions sont surtout repérables dans la réalité à plusieurs niveaux :

- Au niveau des pratiques religieuses ;
- Au niveau des loisirs ;
- Au niveau du choix des activités économiques.

Cela permet notamment de comprendre que les jeunes rejettent une bonne partie de la transmission culturelle car est déterminante l'influence du contexte urbain plus précisément celle du cercle des amis, de la rue, de l'école, des NTIC qui orientent la transformation des

pratiques et des représentations, qui conduisent les jeunes à vouloir s’émanciper des facteurs entravants et à réussir par eux-mêmes là où l’Etat ou une tierce personne ne peuvent intervenir. Par rapport à ce constat, il y a lieu de souligner que si beaucoup de parents intègrent leurs enfants dans le circuit scolaire, ce dernier n’est pas toujours considéré comme la voie royale pour accéder au royaume de l’aisance matérielle compte tenu des échecs répétés. D’autre part, ce sentiment est renforcé par l’attrait de l’émigration qui ne nécessite pas un important bagage intellectuel, à l’image des « modou modou » ou des « baol baol » qui, affichent une présence marquée. C’est donc dire que réussir rapidement en investissant les champs de l’informel, en faisant montre de « jublan »¹⁴ selon l’expression de certains jeunes, constituent une des lignes de conduite valorisées, quand bien même, on souhaiterait à sa descendance une réussite sociale plus conventionnelle par le canal des études par exemple.

En outre, il y a aussi lieu de citer parmi les stimulants de la réussite par mimétisme, l’influence de l’Internet qui présente des images de luxes outranciers, de belles villas, de belles voitures (Lamborghini, Lincoln cité par certains enquêtés) qui stimulent les rêves de voyage de beaucoup.

Tableau 5 : Principales sources d’informations.

Principales sources d'informations %	Effectif
radio et télévision 44,2	23
radio et journaux 5,8	3
radio et bouche à oreille 1,9	1
journaux et télévision 9,6	5
télévision et Internet 25	13
radio et Internet 13,4	7
Total 100	52

Source : données de l’enquête.

Le tableau permet de voir que beaucoup de jeunes s’informent beaucoup par l’intermédiaire des médias de masse (radio et de la télévision), ou encore par la télévision pour un peu moins de 45% — mais selon toute vraisemblance, elles ne sont pas les deux

sources d'informations dans la mesure où il est possible de constater que certains allient et l'internet et la télévision pour bien s'informer (25%) — Les journaux sont quant à eux plus prisés par les élèves à cause du bagage scolaire que suppose la lecture du journal. Ainsi, l'Internet est également logé à l'enseigne des moyens d'informations combinée qu'il est avec d'autres outils comme la télévision ou la radio.

Par rapport à la présence de l'Internet dans la localité, des précisions intéressantes peuvent être faites. Au cours des entretiens, nous avons remarqué que l'Internet n'est pas un moyen d'information ordinaire ou plutôt il est un puissant stimulant qui participe à maintenir les rêves de réussite des jeunes. Autrement, si la radio et la télévision permettent de s'informer en particulier sur l'information politique, économique, sociale au niveau local, avec l'Internet, c'est plutôt une brèche ouverte sur la diversité du monde leur permettant de s'imprégner des manières de faire et de se comporter d'ailleurs. En particulier, il facilite la proximité avec le mode de vie des stars. Par conséquent, si pour la majorité des parents, l'actualité locale est accessible, les jeunes par contre parviennent à élargir leurs horizons et la sphère de leurs connaissances, grâce à l'outil informatique qui n'est pas seulement l'apanage des élèves.

C'est ainsi que certains jeunes affichent une très bonne maîtrise de la vie des stars, auxquelles, ils s'identifient par le look ou la trajectoire souvent aussi tortueuse que la leur, les stars du hip hop notamment. C'est donc en toute logique qu'ils se sentent frustrés par leur situation économique, comme ce jeune homme de 25 ans, A. S, qui nous faisait remarquer avec une pointe d'amertume dans la voix : *« j'ai l'impression que nos parents dormaient quand les autres travaillaient pour préparer un avenir radieux à leurs enfants. Je ne sais pas pourquoi nos parents ne pensent pas comme « les toubabs ». Eux, dès la naissance de l'enfant, ils ouvrent un compte en banque pour commencer à investir pour son avenir. C'est pourquoi, ils sont tellement en avance sur nous ! »*

Face à la distribution à grande échelle d'images de luxe dans l'environnement par les moyens les plus divers, l'idée à laquelle se cramponnent de nombreux jeunes est la certitude d'arriver à s'en sortir. C'est l'avis de ce jeune de 22 ans qui nous demandait si nous connaissions le nom de la voiture la plus chère du monde, et, qui, face à notre ignorance nous a affirmé qu'il s'agissait de la Lincoln et qu'il était sûr de pouvoir se l'offrir un jour.

Mais il y a aussi, à n'en pas douter, l'influence des réalisations des expatriés dans le milieu de vie.

Dès lors, il y a lieu de reconnaître que la société urbaine ou contemporaine est comme le faisait remarquer Malick N'diaye (1996 :258), une société de compétition ouverte pour l'obtention de tous les biens : sociaux, moraux et matériels, arène dans laquelle les jeunes entendent bien jouer leur partition. Ce contexte restitue tout son pouvoir à l'argent qui devient l'élément à rechercher par des moyens licites ou non parce que c'est un critère d'accomplissement social.

Par conséquent, si l'idéal de réussite que secrétait la société traditionnelle s'est pérennisé, les voies et moyens de les réaliser ont connu d'importants bouleversements au point qu'à l'heure actuelle réussir, c'est accéder au royaume de l'aisance et de la sécurité matérielle.

Ces transformations opérées dans les mentalités sont surtout imputables à leur immersion dans un milieu enclin aux pratiques « d'accaparement » que Malick N'diaye décrivait comme le « *résultat de la crise des valeurs morales, religieuses et sociales traditionnelles qui, avec l'apparition de nouveaux besoins, de nouvelles rationalités, de nouvelles activités et de nouvelles aspirations, sont devenues incapables d'assurer la régulation harmonieuse des conduites.* » (N'diaye 1996 :264).

Toutefois, s'il est facile de repérer dans la réalité du vécu des acteurs, les éléments qui montrent comment et pourquoi les schèmes mentaux des jeunes se singularisent, il est on ne peut plus délicat d'en déduire que les jeunes s'individualisent progressivement.

d. Un lien social reconfiguré mais toujours vivace

L'actualisation de comportements qui peuvent choquer les parents, provoquer des heurts ou des incompréhensions ne veulent pas forcément signifier que les jeunes entendent tout rejeter de leur héritage culturel. Des similitudes peuvent être retrouvées au niveau de l'importance accordée de part et d'autre au lien social, au souci de préservation des relations sociales. C'est le cas du cercle d'amis chez les jeunes qui, dans certains cas, remplace la famille dans ses rôles de conseillers et de protecteurs.

Aussi, la réussite tant souhaitée par les jeunes est le plus souvent considérée comme un moyen de gagner l'autonomie financière, la considération des autres, la reconnaissance mais aussi un moyen d'aider les parents et les proches.

Tableau 6 : Priorités en matière de dépenses.

Priorités dépenses	Effectif
%	
Consommation familiale	2
3,8	
Investissement dans études	2
3,8	
dépenses personnelles	22
42,3	
consommation fam. et investissement dans l'activité	3
5,8	
cons.fam et dépenses perso.	22
42,3	
investissement activité et dépenses perso.	1
1,9	
Total	52
100	

Source : données de l'enquête.

La récurrence de la présence de la consommation familiale dans diverses rubriques montre assez explicitement le poids de la structure familiale sur le jeune quelque soit les pratiques de démarcation opérées par ce dernier, du fait de son appartenance à tout point de vue au contexte urbain. Le poids du groupe familial se ressent aussi bien au niveau de la participation effective que dans le langage de certains ou transparaît le désir de souscrire à la demande de l'entourage sclérosé dans ses attentes et ambitions par le manque crucial de fonds monétaires. C'est en réalité, l'expression la plus manifeste du dévouement envers la famille qui remplace à tous points de vue la place que pourrait occuper un quelconque marabout dans la quête de l'au-delà, comme en atteste les pratiques laxistes des jeunes lorsqu'on pénètre dans la sphère du religieux. Les jeunes préfèrent de loin se soumettre à l'exigence de la famille. C'est guidé par cette maxime que, beaucoup de jeunes ont affirmé

d'une part que tout ce qu'ils ont, ils le partagent avec la famille. Et d'autre part, à cause du caractère sacré de cette dernière, ils ne veulent pas que leurs mauvaises conduites soient vues ou sues par leurs parents. Il devient plus facile d'expliquer, vu l'état qui anime les jeunes que, si 42,3% des jeunes ne se préoccupent que de leurs dépenses personnelles pour l'instant, ce fait ne doit pas être considéré comme un symptôme de l'individualisme à outrance, mais plutôt trouve son explication la plus pertinente dans la faiblesse des revenus qui touchent surtout le groupe des jeunes filles. Cela d'autant plus que l'on ressent, à travers les propos des uns et des autres, le désir de suppléer les parents.

Ce tableau permet notamment de voir que 3,8% des jeunes ne sont préoccupés que par les dépenses de la famille, ce qui est le cas de jeunes devenus chefs de famille par la force des choses à la suite du décès du père. Ils deviennent, par ce fait, les seuls recours de familles nombreuses qui dépendent entièrement d'eux pour subsister. D'autres jeunes mieux nantis et moins paralysés par le poids des charges communautaires parviennent cependant, à trouver le moyen de contribuer à la bonne marche de la gestion familiale en contribuant activement aux dépenses, tout en prenant à cœur le volet des dépenses personnelles.

Par conséquent, les jeunes ne se sont pas désolidarisés de leur famille et respectent les valeurs de la société à laquelle ils appartiennent même si, par d'autres côtés, les tendances sous-tendues par des aspirations spécifiques les poussent à l'expression et à l'émergence de pratiques nouvelles. Et c'est au sein de l'univers « jeunes », de la rue, que l'on ose ouvertement afficher et vivre son identité urbaine tant dans les pratiques gestuelles, les discours, l'usage de l'alcool, de la cigarette, du port vestimentaire, loin du regard réprobateur des parents que l'on sait être inspirés par d'autres valeurs et convictions.

Dès lors, c'est une tension permanente entre leur appartenance communautaire et le désir d'améliorer leurs conditions d'existence. Cependant, comme le faisait remarquer Alain Marie, « *l'individu urbain est un agent social impliqué dans des relations et des contextes qui le pousse à revendiquer son autonomie sans pour autant tomber dans l'indifférence du chacun pour soi, dans l'indifférence à autrui.* » (Marie 2003 :8)

C'est dire donc que si les jeunes à travers leurs représentations et leurs attitudes se distinguent des adultes qui s'inspirent plus par l'origine initiale de la logique du village, des valeurs prônées par la religion et le communautarisme, leurs rêves d'épanouissement,

d'autonomie individuelle composent toujours avec les *solidarités repensées, négociées mais jamais totalement récusées*. (Marie 2003).

CONCLUSION

Ce texte centré sur les jeunes évoluant dans des milieux défavorisés en zone urbaine a cherché à mettre en exergue, leurs représentations, leurs stratégies et leurs pratiques au quotidien en cherchant à montrer en quoi l'identité de ces jeunes et leurs actions étaient particulières et pouvait de ce fait impulser une dynamique de changement social. Celle-ci mérite bien son appellation car elle implique dans le quotidien de ces jeunes l'adoption d'une nouvelle vision du monde, de pratiques et de perceptions qui augurent de changements notables, qui doivent plus à leur expérience au quotidien, à l'influence du monde moderne dont ils font partie intégrante, de ces modèles qui sont leurs guides d'actions à l'opposé de leurs parents dont, l'action est tantôt référée à la tradition, aux valeurs communautaires et/ ou religieuses.

Cependant force est de reconnaître que dans une perspective constructiviste, l'individualisme qui semble naître de ces nouvelles manières de voir et de cette volonté accrue d'accéder au royaume de l'aisance matérielle chez les jeunes est tempéré par la négociation avec les réalités du milieu, avec la solidarité, les valeurs d'entraide qui ne sont jamais totalement récusées.

Références

- Diop M-C., 1998, « Les études sur la pauvreté : un état des lieux » in Africa, revue trimestrielle du centre de documentation de l'institut italienne pour l'Afrique de l'ouest, p470.
- Diouf, M., Citoyennetés et recomposition identitaires dans les villes ouest africaines.<http://www.wilsoncenter.org/topics/docs/Diouf.Doc>. 15 juillet 2009.
- Ela Jean-Marc, « Innovations sociales et renaissance de l'Afrique noire, les défis du monde d'en bas, Paris, Harmattan, 2000, 425p.
- FIDA, Sénégal, 2003, Exposé des options et stratégies d'intervention pour le pays, 40p.
- Leimdorfer, F. et Marie, A., 2003, L'Afrique des citoyens, sociétés civiles en chantier (Abidjan et Dakar) », Paris, Karthala, 402p.

- Manguelle, D.E., 1991, L'Afrique a-t-elle besoin d'un programme d'ajustement culturel ? , Paris, nouvelles du sud, 149p.
- Martine SEGALEN, Sociologie de la famille, paris, Armand Colin, 5^{ème} édition, 2000, p173.
- Moulin, B., 2001, La ville et ses frontières, de la ségrégation sociale à l'ethnisation des rapports sociaux, Paris, Karthala, 252p.
- N'diaye, M., 1996, L'éthique ceedo et la société d'accaparement, Dakar, PUD, 416p.
- Niang, A., 1996, « Le secteur informel, une réalité à ré explorer, ses rapports avec les institutions et ses capacités développantes » in Africa development, vol XXI, n 1, p.57-80.
- O'Brien, D.C., 2002, « Le talibé Mouride : la soumission dans une confrérie religieuse sénégalaise in O'Brien, D.C., Diop, M-C., Diouf, M., (sous la dir.), La construction de l'Etat au Sénégal, p. 187-201.
- Sakho, I., 1996, « La pauvreté à Dakar » in Walfadjri du samedi 11 et dimanche 12 mai 1996, p5.
- Simone, A., 1998, Mutations urbaines en Afrique, Dakar, Codesria, 130p.
- Tschikala, B., 2000, Jeunes et culture de la rue en Afrique urbaine (Addis-Abeba, Dakar et Kinshasa). <http://www.politique-africaine.com/numeros/pdf/080012.pdf>. 15 juillet 2009.

Notes de fin

¹ « Ku mugne am lu gën » Celui qui sait endurer la souffrance aura ce qu'il y a de mieux.

² Diouf, M., Citoyennetés et recomposition identitaires dans les villes ouest africaines.<http://www.wilsoncenter.org/topics/docs/Diouf.Doc>. 15 juillet 2009.

³ Diouf, M., Citoyennetés et recomposition identitaires dans les villes ouest africaines.<http://www.wilsoncenter.org/topics/docs/Diouf.Doc>. 15 juillet 2009.

⁴ Tschikala, B., 2000, Jeunes et culture de la rue en Afrique urbaine (Addis-Abeba, Dakar et Kinshasa). <http://www.politique-africaine.com/numeros/pdf/080012.pdf>. 15 juillet 2009.

⁵ Tschikala, B., 2000, Jeunes et culture de la rue en Afrique urbaine (Addis-Abeba, Dakar et Kinshasa). <http://www.politique-africaine.com/numeros/pdf/080012.pdf>. 15 juillet 2009.

⁶ Agence nationale de la statistique et de la démographie

⁷ Dans le choix des composantes de l'échantillon, nous avons privilégié :

- la catégorie des jeunes (garçons et filles) dont l'âge est compris entre 18 et 25 parce qu'à notre sens, cet intervalle d'âge constitue une période charnière où l'on peut à priori considérer l'individu comme ayant résolument passé le stade de l'enfance confronté qu'il est à des choix de vie et à des décisions qui, en toute logique, seront déterminantes pour la suite de son parcours. De manière plus claire, le choix de cette tranche est une manière, pour nous, de nous assurer la cohérence du discours conforté par une visée claire des objectifs à atteindre et des moyens d'y arriver ;

- la catégorie des adultes dont l'âge est situé entre 35 et 55 ans a, quant à elle été privilégiée pour pouvoir apprécier l'impact de la maturité dans le discours puis, à des fins comparatives, nous assurer qu'ils ont des enfants de la tranche susmentionnée mais également une progéniture n'ayant pas encore atteint l'âge de la maturité légale (18 ans) pour se donner une idée de leur conception en matière d'éducation, de façon à éclairer la trajectoire des 18 ans et plus.

Par conséquent toute personne ne correspondant pas aux tranches d'âges définis par les critères d'échantillonnages étaient automatiquement exclue lors de la mise en œuvre du pas d'échantillonnage.

⁸ Cette expression wolof signifie littéralement en français « décret divin »

⁹ Bëgg mbokk est un terme wolof signifiant littéralement aimer ses proches.

¹⁰ Am diiné veut dire avoir la foi.

¹¹ Baax en wolof signifie gentil, bien en tout.

¹² « Khoudba » est mot wolof signifiant sermon

¹³ « Baadoolo » est un terme wolof qui veut dire pauvre ou démuné.

¹⁴ « Jublan » est un mot wolof pouvant signifier truand.